

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Band: [95] (2007)
Heft: 1511

Artikel: Margareth Faas : peu prophète en son pays
Autor: Khan, Maryam / Faas, Margareth
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-283136>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Margareth Faas: peu prophète en son pays

Margareth Faas est née en 1882 dans un milieu bourgeois. Son père fonctionnaire fédéral, fonde la coopérative de consommation à Berne. Sa mère sage-femme, lance une pétition pour qu'on dise Madame aux mères célibataires. Ils légueront à leur fille Margareth leur esprit ouvert et engagé qui ne la quittera pas jusqu'à la fin de sa vie.

MARYAM KHAN

Toute jeune, Margareth travaille à Berne aux PTT, passe sa maturité et épouse un juriste zurichois, Auguste Faas. Elle fréquente la faculté de droit et plus tard celle de médecine. Elle a 22 ans lorsqu'elle est nommée au poste de secrétaire féminin de l'Union syndicale suisse. Margareth commence alors par dire haut et fort sa compassion envers les ouvrières. Elle évoque l'atroce destin de ces femmes sans défense devant l'injustice du monde et la cruauté du sort. Elle s'étend sur leurs épouvantables conditions de vie et dénonce les inégalités spécifiques et criantes qui s'abattent sur elles : journées de travail interminables, longueur des trajets, salaire de famine, mépris des petits chefs pour le personnel féminin, droit de cuissage. Mais, de façon curieuse et malgré ses dénonciations désespérées, le sort des ouvrières semble relever de la normalité, de la fatalité. La condition de l'ouvrière, victime principale, avec l'enfant, de la triomphale industrialisation capitaliste, ne choque pas. Margareth crie à «l'esclavage», au «servage», à la «misère qui tue. Elle appelle les travailleuses à s'associer et à améliorer leur conditions de vie. Infatigable, elle parcourt tout le pays, visite des manufactures, donne des conférences, prend contact avec les ouvrières. Pour ces femmes silencieuses, elle lance en 1907 un journal féministe et syndicaliste – l'Exploitée –, «une tribune où les exploitées de toute condition, de tout âge, de toute opinion, viennent avec confiance

apporter leurs plaintes et demander les renseignements qu'elles n'osent demander ailleurs», aime-t-elle à préciser. Le journal raconte les femmes : leur condition et leurs peines, leur rythme de vie, leurs aspirations, le rapport à l'homme, à la société. Les pages sur la description des femmes pâles, maigres, traquées, travaillant jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, échangeant le poids du monde contre le gain de la vie immédiate font encore frissonner. Margareth leur apprend à réclamer leurs droits, la place qui doit leur revenir dans la société. Elle les incite à se raconter, à se rencontrer, à s'exprimer en public, à s'associer, et à s'organiser. Consciente de l'impossible conciliation entre vie intérieure et extérieure qui frappe toutes les femmes qui ne sont pas au foyer, elle demande aux ouvrières de rompre avec cette tradition : «Il est donc nécessaire que la femme sorte de ce cercle vicieux, qu'elle ait confiance en ses propres forces et qu'elle ne dise pas toujours que son ménage lui enlève toute possibilité de s'occuper d'autre chose» insiste-t-elle dans l'Exploitée. Elle ravive leur sentiment de solidarité. Elle les invite à prendre feu et flamme, à se frotter à la réalité, à participer aux luttes sociales et aux grèves. Il n'est pas facile, elle le sait, d'être gréviste pour une femme, car si une ouvrière est déjà à peine une femme, que penser d'une ouvrière en grève ? Elle suscite l'ironie quand ce n'est pas l'hostilité et l'obscénité. Malgré tout, Margareth continue de

revaloriser les ouvrières. Elle leur ouvre les yeux sur leurs propres capacités. Elle leur montre à quel point la société dépend des produits qu'elles fabriquent, des services qu'elles rendent.

Pionnière d'un syndicalisme féministe, Margareth Faas ne se contente pas de dénoncer les conditions de travail des faiseuses d'aiguilles, des chocolatières, des cigarières, des travailleuses à domicile et des servantes. Elle dénonce également leur condition de femmes. Elle annule les arguments sur la fameuse nature féminine qu'elle considère non réaliste et entachée de préjugés «La femme est, naturellement, l'égal de l'homme, mais les coutumes, modes, us font qu'elle lui est inférieure» écrit-elle dans l'Exploitée. Les préjugés ne doivent pas tenir lieu de principe et «ce sera le moment de placer la femme dans son cadre naturel, de lui donner les droits dont l'homme l'a toujours frustrée, et de faire d'elle un être raisonnable, pensant, agissant tout comme son compagnon» dit-elle haut et fort en 1908. Elle insiste sur l'instruction – la base de tous les droits –, et l'éducation «Il faut depuis l'enfance faire de la femme l'égal de l'homme. Quand on donnera la même instruction aux filles qu'aux garçons, et surtout quand, dans les familles, on élèvera et traitera tous les enfants de la même manière et par la même liberté, alors la cause féministe pure et simple sera gagnée». Elle condamne la puissance maritale –

féminist e

« mariée, la femme devient l'objet, la chose du mari » –, révèle l'existence des hommes tyranniques et des femmes battues. Comme tous les socialistes de l'époque, elle aborde les causes sociales de la prostitution, montre le lien entre la misère et la prostitution. Par ailleurs, elle fait campagne pour une maternité consciente et voulue, pour l'avortement, pour la contraception et l'éducation sexuelle. Margareth fait figure d'avant-garde féminine lorsqu'elle parle de la sexualité. Rares étaient les femmes, non seulement chez les militantes, mais aussi chez les féministes et les écrivaines qui, à cette époque, s'exprimaient sur le corps féminin. Dans les textes destinés au public, le corps féminin est nié, caché, censuré ou tout au plus présent dans les métaphores et les déplacements, tant sont prégnants les tabous sur la sexualité féminine. Il faudra attendre que s'impose un autre discours social pour que d'autres voix de femmes puissent s'élever sur le corps, la sexualité et le désir féminin. Lorsque les critiques des années trente crieront à « l'impudeur féminine ». Lorsque Colette et d'autres parleront du désir. En ce début du XXe siècle, Margareth, elle, a l'audace de faire entendre sa voix si différente de celle, insistante, des auteurs masculins. Les seuls qui déterminent le destin du corps féminin. Elle crie à l'hypocrisie, s'allie au mouvement néo-malthusien et anticipe la lutte des femmes des années septante. Et cela malgré les pressions sociales, religieuses, médi-

cales, philosophiques et idéologiques. Sans oublier celles de l'USS. Pour Margareth, ce sont non seulement les femmes dont elle est la porte-parole, tout en étant séparée d'elles par son audace, qu'il faut séduire, mais encore les hommes, omniprésents, et ses collègues de l'USS qu'il faut convaincre pour être acceptée. Divisée Margareth. D'un côté son désir passionné de venir en aide aux femmes, aux pauvres, sa volonté de se faire comprendre d'elles, de les transformer quitte à souffrir elle-même. De l'autre la certitude que l'USS ne l'accompagne pas dans son combat, et tous ses collègues qu'elle trouve dolents et difficiles à remuer. Elle sait qu'elle ne peut pas les émouvoir. Elle a deviné très vite, déjà au Congrès de Bâle en 1906, qu'elle ne serait pas entendue. Qu'elle serait déçue. Margareth est toujours en décalage, en avance. Mais elle connaît aussi son éloquence, son courage et a décidé qu'elle ne craquerait pas. En avril 1908, au Congrès de Bienne, elle demande qu'on lui laisse préparer la propagande pour les femmes à l'exclusion de toute autre charge. Sa demande est aussitôt rejetée. Elle est jugée trop féministe. Et c'est bien sur ce terrain que l'attaque est la plus virulente. Elle argumente et se défend. Mais rien n'y fait. Les reproches s'enchaînent. On la juge ridicule et excessive, on la désapprouve. Mais Margareth a le goût têtu du féminisme. En 1908, dans le numéro 5 de l'Exploitée, dans un article intitulé « la

réalisation d'un rêve » elle note ravie : « Nous allons avoir en Suisse un centre de propagande qui défendra la cause féminine. [...] On ne sera plus ficelée et muselée. » Pourtant, elle sera empêchée dans sa lutte. L'Exploitée cessera de paraître cette même année. Margareth quitte le secrétariat féminin de l'USS. « On me dit que je ne conviens plus » écrit-elle dans une lettre d'adieu, non sans amertume. Mais l'amertume l'instruit, incline ses pensées vers la plus sûre douceur, celle de l'amour de l'humanité. Des années d'absence – Margareth quitte la Suisse et passe trois ans en Allemagne – puis elle recommence plus loin, se bat pour une autre cause. Elle fonde un comité Pestalozzi au Tessin pour les orphelins de la guerre d'Espagne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle aide de nombreux réfugiés allemands. Pacifiste et non violente, elle se bat contre la guerre et l'armement nucléaire. Elle meurt en 1963, après avoir participé à la Marche de la paix à Pâques.

Si Margareth, empêchée dans sa lutte, n'a pu remédier aux déchirures les plus secrètes de ces exploitées de la Belle Epoque, du moins a-t-elle témoigné de sa présence et ouvert un chemin que d'autres suivront. Chacune à sa manière.